

**Lettres québécoises**  
La revue de l'actualité littéraire



## ***L'Histoire des femmes au Québec depuis quatre siècles par le collectif Clio***

Réal Ouellet et Chantal Théry

Numéro 30, été 1983

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39903ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Ouellet, R. & Théry, C. (1983). *L'Histoire des femmes au Québec depuis quatre siècles* par le collectif Clio. *Lettres québécoises*, (30), 69–73.

# L'Histoire des femmes au Québec depuis quatre siècles<sup>1</sup>

par le collectif Clio

Les remous sociaux récents dans la fonction publique et parapublique, les développements actuels de la bureaucratie ont une fois de plus remis en lumière une double évidence: dans les périodes de crise ou de récession, les acquis ne sont jamais définitifs et les plus démunis sont toujours les perdants de l'histoire. Victime et spectateur impuissant de l'injustice sociale, J.-J. Rousseau pose l'évidence existentielle connue: «L'homme est né libre, et partout il est dans les fers», et va chercher dans les soubassements de l'hypothèse historique les «sources de l'inégalité parmi les hommes». Pour «impulser nos énergies comme nos imaginaires», les Éditions du Remue-Ménage présentent la collection «De mémoire de femmes» comme «une lecture lucide et attentive des événements et circonstances qui ont façonné notre destinée collective». La prise en mains de son présent exige la réappropriation de son passé collectif: connaître les lieux et enjeux des combats et réalisations d'hier pour mieux combattre et créer aujourd'hui. L'histoire<sup>2</sup> devient donc opération démystifiante, commémorative, mobilisatrice.

Mais comment faire parler cette mémoire collective des femmes quand les archives n'ont consigné le plus souvent que les marques officielles balisant l'espace du pouvoir: actes généalogiques, contrats, traités politiques? Comment rejoindre ce quotidien passé vécu dans la soumission quand les archives elles-

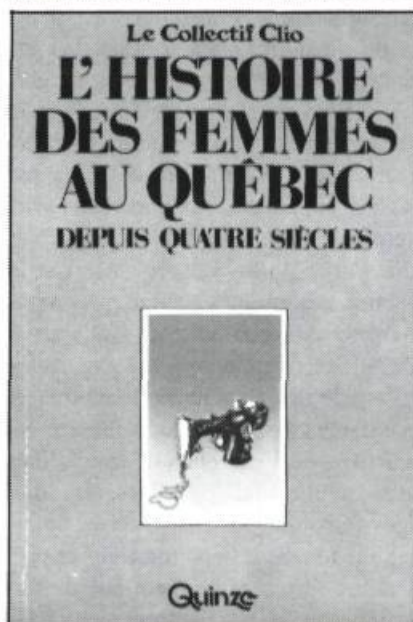
mêmes n'ont été qu'un lieu de pouvoir privilégiant l'administratif et l'événementiel? Problème plus difficile encore, comment inventer une approche historique liée à un *autre* type de questionnement? L'histoire des femmes remet donc en cause la triple problématique des sources, de la méthode et de l'écriture.

Les enjeux actuels du féminisme, les combats qu'il mène sur les divers fronts du travail, de la violence sociale, de la médecine, de la maîtrise du corps, en rapport avec la sexualité, l'enfant, le «conjoint», posent les problèmes en termes nouveaux: il ne s'agit plus de choisir entre «l'histoire-récit» et «l'histoire-problème», selon l'expression de F.

Furet, mais de retrouver *le vécu* individuel et collectif féminin qui peut être vu comme événement et comme problème. Dans cette perspective, l'histoire des femmes reprendra les sources traditionnelles constituées en dehors d'elles, les réinterprétera à rebours — en creux, si l'on préfère — comme on lit la réalité amérindienne dans les récits et documents des colonisateurs français du XVII<sup>e</sup> siècle; se dégageant aussi de la pure archive, elle puisera dans les productions féminines (journaux intimes, correspondances, artefacts, photographie, littérature) et interrogera les diverses manifestations orales, écrites, musicales, iconographiques, où la société les a représentées: cinéma, peinture, publicité, sermons, folklore, chansons, manuels scolaires, littérature édifiante...

La superposition de chansons de la Bolduc et de l'abbé Gadbois (la «Bonne Chanson»), de coupures de presse et de journaux intimes, du rapport de la commission Dorion (1930-1931), et du *Cours de philosophie*, T.2, 1942, par Mgr Grenier, conjugée à des enquêtes quantitatives et qualitatives sur le travail, l'éducation, la famille, la stratification sociale, devraient permettre une représentation un peu plus juste du passé. Mais cela ne suffit pas, car une telle histoire est déjà préformée dans le matériau archivé et dans la tradition historique elle-même. L'importante production américaine a montré que la «transformation de l'histoire traditionnelle par intégration de l'histoire des femmes» (J.W. Scott) est un leurre: si l'histoire des femmes occupe une place importante sur les rayons des librairies et dans les programmes universitaires américains, elle n'a guère influé sur la discipline historique, car les recherches féministes fonctionnent en circuit fermé. Il faut donc inventer une nouvelle histoire.

Le déplacement vers le vécu et l'espace social des femmes entraîne une reformulation de concepts clefs — périodisation, pouvoir, sexualité, savoir, représentation collective, production économique, — et une attitude différente face aux sources utilisées. Si les sciences humaines ont déjà forgé des outils pour



interroger le folklore, la culture matérielle, l'imaginaire, le problème propre à toute exploration de territoires marginaux surgit immédiatement: comment aller chercher la voix des femmes dans des sources qui ne leur donnent pas la parole ou les font parler en termes de soumission, empruntés au discours officiel?

L'histoire du Collectif Clio s'inscrit dans une démarche visant à «dire autrement le passé», à combler «d'immenses trous dans notre mémoire collective» (p. 10). Plus attentives aux «changements dans la façon de naître, de grandir, d'accoucher, de travailler» qu'au commerce des fourrures ou aux transformations du régime politique, elles cherchent à retrouver les faits et gestes occultés par la mémoire officielle, à expliquer les comportements et les situations (p. 10-11). D'entrée de jeu, elles situent leur entreprise dans une perspective de synthèse plutôt que d'explorations de pistes tout à fait neuves. Les sources exploitées ne sont ni nouvelles ni différentes. Les auteurs s'appuient habituellement sur les monographies existantes et les dossiers déjà constitués: peu d'inédits, pas d'incursion dans les domaines des arts populaires, du cinéma, de la tradition orale, de la chanson, des manuels scolaires, des journaux de femmes, des «séries» documentaires. On peut s'en surprendre dans un ouvrage qui se présente comme un «autre livre d'histoire», une «histoire dite autrement», mais les raisons en sont simples: d'une part, les auteurs s'intéressent à la performance individuelle et surtout collective et non à l'imaginaire; d'autre part, vouloir partir à zéro, c'est-à-dire remuer l'ensemble des sources disponibles ou inexploitées renvoyait l'histoire des femmes aux calendes grecques. Le Collectif Clio se retrouvait devant la même situation que M. Albistur et D. Armogathe quand ils ont publié *l'Histoire du féminisme français du moyen âge à nos jours* (éd. des femmes, 1977). Dans un premier temps, mieux valait lire l'histoire des femmes dans les interstices de l'histoire traditionnelle et les morceaux dispersés de la courte pointe à coudre à même les études partielles récentes que de laisser la petite Anne se demander sans fin: «Dis maman, c'est qui la mère d'Émilie? Dis, maman, elle faisait quoi la mère d'Émilie?» Émilie et toutes les générations d'aïeules jusqu'à la première qui osa

s'embarquer pour la Nouvelle-France. «Si nous avons pensé écrire une synthèse de l'histoire des femmes qui ont vécu au Québec depuis quatre siècles, c'est qu'aucune de nous quatre n'acceptait l'idée que des centaines d'Émilie aient été in-signifiantes» (p. 9).

Malheureusement, Émilie n'est le plus souvent que la descendante des colons français du XVII<sup>e</sup> siècle; elle est rarement immigrante ouvrière d'usine ou domestique et presque jamais amérindienne. La place de l'immigrante et de l'autochtone est limitée, affirment les auteures, en raison de «l'état actuel des connaissances». Pourtant, une étude de quelques mois dans les Relations des Jésuites, la correspondante de Marie de l'Incarnation et tous les autres classiques de la Nouvelle-France pourraient nous en apprendre long sur des femmes qui avaient beaucoup plus d'autonomie que leurs contemporaines françaises. Les travaux récents de K. Heidenreich, E. Leacock, J. Pendergast et B.G. Trigger montreraient la place importante qu'elles occupaient dans leurs tribus<sup>3</sup>.

Pour mieux suivre «le rythme de la vie des femmes», les auteures chambardent considérablement la périodisation habituellement retenue. Au lieu des fortes césures de la fin du Régime français et de la Confédération, elles délimitent six grandes périodes marquées par les dates 1617, 1701, 1832, 1900, 1940, 1969 et 1979. Le début du XVIII<sup>e</sup>, certes, marque un changement important avec ce qu'elles appellent la «période héroïque» et l'abrégement des coupes temporelles au XX<sup>e</sup> siècle se justifie en raison de l'accélération de l'histoire; mais gommer la rupture de la conquête anglaise pour la réintroduire une quinzaine de fois dans le texte apparaîtra pour le moins curieux. La fin de la Nouvelle-France provoque des changements sociaux importants avec le retour en France des soldats français et d'une partie de la bourgeoisie, avec la présence des troupes anglaises composées d'Écossais et d'Allemands, l'arrivée d'immigrants britanniques, l'augmentation rapide des naissances illégitimes et des enfants abandonnés recueillis par les Soeurs Grises, l'éducation de jeunes filles anglaises chez les Ursulines, les mariages franco-anglais; au plan économique, elle touche les commerçants et propriétaires terriens, mais peut-être davantage les femmes, qui perdront bientôt des

droits légaux et une autonomie financière que la *coutume de Paris* leur reconnaissait mais que contesteront les bourgeois anglais qui y voient une entrave au développement capitaliste.

Entre toutes les pistes privilégiées par le Collectif Clio nous retenons particulièrement les Religieuses comme sujets révélateurs de l'histoire des Québécoises. Clio choisit de les montrer dans leur lutte contre le pouvoir clérical oppresseur, à l'instar des laïques contre le pouvoir patriarcal et patronal. Leurs communautés ne seront cependant pas exemptes de hiérarchisation (les soeurs converses au service des moniales) ni d'adhésion à l'idéologie répressive clérical (sur ce point, le groupe Clio reste silencieux).

Les soeurs de Sainte-Marthe, «vraies épouses de Jésus-Christ» au service des prêtres, ont des tâches similaires à celles des mères, des épouses laïques. La vie religieuse apparaît cependant comme une alternative fort intéressante pour une femme du 17<sup>e</sup> au 20<sup>e</sup> siècle: être célibataire sans enfants, conserver sa capacité juridique, faire des études, devenir une «femme de carrière». Si «un homme marié ne peut réussir», l'histoire nous apprend qu'une femme célibataire (ou veuve) a toutes les chances de mieux réussir et, plus tard, de mieux militer... Travailler dans sa famille, se marier ou entrer en religion: le choix a longtemps été simple. Dans l'histoire, les veuves «à patrimoine» se remarient toujours facilement ou entrent au couvent. Comme les religieuses, les femmes des classes supérieures seront très souvent impliquées dans les affaires du «conjoint» (collaboratrices ou agentes de relation publique) mais leur pouvoir d'influence et leurs compétences n'ont servi que trop souvent à la promotion du groupe familial, religieux, ou à sa classe sociale: en 1663, 54,5% des seigneuries appartenaient à des femmes!

L'établissement de la colonie doit enfin à ces femmes à «l'élan mystique, doublé d'un solide sens des réalités», déterminées, pleines d'initiatives, et qui mettront sur pied, au cours des siècles, les communautés, les hôpitaux, les écoles et les services sociaux du Québec. Leur volonté d'autonomie réelle, en contestant l'autorité des évêques, en arguant pour «mieux être vagabondes que cloîtrées», participe de la lutte des femmes. Elles manqueront une chance

sérieuse d'autonomie et de pouvoir quand, sous le régime anglais, prêtres et évêques catholiques désormais suspects, seules les communautés féminines, peu touchées et sympathiques aux dirigeants britanniques, assurent l'intérim catholique jusqu'à l'échec de la révolte des patriotes de 1837. Cet échec est suivi du renouveau catholique (Mgr Bourget) mu par la volonté expresse de dominer tout le corps social. Les religieuses deviennent alors les exécutantes privilégiées de l'Église dans les secteurs de l'éducation, de la charité et de la santé. Quand les femmes occidentales forcent les portes des Universités et des corporations professionnelles, les Québécoises catholiques entrent en communauté pour devenir infirmières, institutrices, assistantes sociales... Les anglophones protestantes accéderont toujours plus rapidement aux études, aux professions laïques, aux meilleurs salaires (jusqu'au triple). Les francophones auront plus de mal à se frayer une place au soleil à côté de l'élite minoritaire: les clercs et hommes de professions libérales, éduqués dans les collèges classiques sous la houlette de l'Église, sont farouchement opposés aux Anglais, protestants, Américains, juifs, bolchévistes et féministes! Presque tous les services communautaires dus au potentiel d'organisation et à l'initiative de femmes, religieuses et laïques, seront récupérées ou «refondées» par l'Église catholique (par les professionnels ensuite, puis par l'État), avec la bénédiction d'un gouvernement qui pratique à plaisir une politique de non-intervention sociale. Les femmes passent alors d'un encadrement ecclésiastique à un encadrement corporatiste, étatique: un tiers des femmes dans la fonction publique en 1979, dont 2% seulement sont des cadres supérieurs. Parallèlement, dans le domaine de la santé, l'accouchement passe de la sage-femme du XVII<sup>e</sup> siècle, élue par l'assemblée des femmes de la paroisse, au chirurgien-obstétricien du XX<sup>e</sup> siècle! Les femmes «déchues» (les «filles-mères») et les pauvres seront les premières cobayes des maternités.

Lorsque les professionnels hommes s'intéressent aux professions dites féminines, un processus de hiérarchisation exclut les femmes des postes clés. La laïcisation et la récupération manifeste des professions féminines en «canaux de promotion pour carrières masculines» causera partiellement la désertion des



**Le collectif Clio**

**De g. à d. : Marie Lavigne, Micheline Dumont, Michèle Jean, Jennifer Stoddard.**

communautés. Dans les années 40, les «écoles du bonheur» de Mgr Tessier préparent «la mystique féminine» de la reine du foyer. Les «filles de villages propres au travail comme des hommes» du début de la colonie, les ouvrières compétentes pendant la guerre seront tactiquement fragilisées par la «mystique féminine» (1950-1964): la mère-beauté-épouse-maitresse de maison parfaite, cloîtrée dans son «palais domestique», tributaire des experts masculins de toutes sortes, des vendeurs de tout acabit. Pourtant, l'histoire nous apprend que l'assistance aux femmes et mères démunies est toujours venue des femmes et des mères elles-mêmes! La misère des femmes se voit en filigrane dans l'histoire: les deux tiers des pauvres sont des femmes.

L'histoire du groupe Clio confirme des études précédentes: le capitalisme, la société industrielle, ont exploité le travail des femmes (discrimination salariale et

sexisme), les ont isolées, les ont lésées dans leurs droits en substituant notamment la conception familiale à une conception individuelle de la propriété. La «modernisation» des clauses relatives à la transmission de la propriété a favorisé le capital au détriment des femmes et des enfants.

En 1875, 80% des orphelins recueillis par les Soeurs grises «feront des anges» et de 1910 à 1915, 78,000 nourissons meurent au Québec! En 1908, Justine Lacoste-Beaubien et la première femme médecin, alertées, fondent l'hôpital Sainte [sic] Justine. L'enfance, l'hygiène, l'éducation intéresseront les hommes en tant qu'enjeu social, politique, économique: la maternité est alors valorisée et l'instruction obligatoire. Bravant le Code criminel, une femme encore, l'infirmière Dorothea Palmer est arrêtée en 1936 pour distribution de matériel contraceptif; d'autres femmes sus-

## Maintenant, en librairies.

Jeanne-Mance Delisle

Ses  
cheveux comme  
le soir et  
sa robe  
écarlate



les éditions de la pleine lune  
ROMAN

ROMAN — 164 pages — 8,95 \$

«J'aurais voulu qu'il efface ma solitude en me flattant les cheveux, en m'embrasant... peut-être qu'il m'aimerait vraiment. J'me sens honteuse, affamée, solitaire, une étrangère avec une brûlure entre les jambes. Le vidage, je trouve ça épouvantable! Le vidage! Il a fait du gaspillage avec moi. Il n'a pas pris le temps de me sentir. Les hommes vont tout de suite aux endroits où tu voudrais attendre.

J'me sens poulet rasé. La tête rasée. Luce, Luce, Luce, il te suffit d'une situation pour comprendre que le partage ne viendra jamais.

D'un geste vif, Alain ouvre la portière.  
— T'as-tu faim? On va aller manger.»

*extrait du roman*

citeront les premières cliniques d'avortement.

L'histoire des hommes écrit depuis toujours l'histoire des femmes à l'encre noire de la moralité, évitant ainsi de poser les vraies questions touchant leurs conditions de vie et leur exploitation: les filles du Roy, les institutrices, les ouvrières (cf. la commission Royale d'enquête sur les relations entre le capital et le travail de 1887) «les mères nécessiteuses» visées par la loi de 1937 (Duplessis), etc. Le Collectif Clio souligne que «la prostitution n'a jamais été qu'un sous-produit de la pauvreté avant d'être un thème privilégié par les historiens émoustillés ou scandalisés (ce qui revient au même) par le mot de libertinage». La sévérité des employeurs à l'endroit des femmes et des enfants, tolérée en tant que prolongement de la discipline paternelle, maritale et cléricale, le féminisme radical la nommera «oppression fondamentale du patriarcat et du patronat». Le protectionnisme syndical en relève aussi... À décrypter autrement les procès, toujours très sévères, visent les femmes pauvres surtout, on y lira la colère et la violence de femmes délaissées, muselées, exploitées, battues et, surtout, le redoutable conservatisme de la justice. Les coups conjugués du clergé, des Françaises, qui «endossent la moralité chrétienne pour juger sévèrement les sauvagesses, et de l'État, mettront à mort la société matrilineaire et les droits des Amérindiennes. Pour la plus grande gloire du patrilineaire et de la propriété! Elles sont plus difficiles à convertir que les hommes et meurent d'être cloîtrées dans les congrégations: l'imagerie cléricale inventera donc, pour soumettre ces femmes libres et respectées dans leur culture, la sainte Kateri Tekakwita et la putain: les Amérindiennes abandonnées par les blancs et pratiquant pour survivre la prostitution (jusqu'alors inconnue chez elles) auront le crâne rasé dans certaines missions.

Être de bonnes moeurs ou non, féministe ou non, sont de fausses questions. À la lutte contre «la mort légale»<sup>4</sup> de la femme répond la formule de Françoise D'eaubonne: «le féminisme ou la mort». Paradoxalement, sexe et charité aliènt aujourd'hui la femme dans ce que Chantal Théry nomme la double loi du C (charité, cuisine, coeur, chair, corps, collaboration, etc.) et du P (pouvoir, protection, privilèges, professions, priorités,

préjugés, police, prison, psychiatrie, pornocratie, etc.) articulée sur les pulsions (viol et pornographie sont des métaphores du pouvoir) et la peur (culpabiliser, menacer...). Dans le dictionnaire, la lettre qui regroupe le plus de mots est d'abord le C, suivie du P... La valorisation de la chair-charité féminine, maternelle et sa pseudo-influence en marge de la politique est un leurre. Le privé est politique et seule l'émergence et l'efficacité vitale d'une conscience collective de femmes solidaires et regroupées malgré les pouvoirs tentateurs et récupérateurs, partis, syndicats de gauche ou de droite, religieux ou non, finiront par imposer les droits et la vie des femmes et de leurs enfants, toujours dégradés aussi. Le rôle de parent est encore aujourd'hui un rôle de «marent», pas marrant du tout dans une société qui continue à exploiter les femmes dans leur triple tâche de mère, ménagère et professionnelle, en faisant semblant de croire que le travail à l'extérieur est toujours nocif, dangereux (petite histoire du harcèlement), accessoire (donc moins payé), d'où les contraintes et tactiques du pouvoir dans le domaine des garderies, des allocations et du fisc. Il faudra un jour écrire cette histoire édifiante.

Aujourd'hui, nous savons que les droits des femmes, acquis ou réacquis de haute lutte, n'impliquent pas encore l'égalité dans les faits et que leur vigilance face au législatif et au fiscal ne doit pas se relâcher.

Si les luttes ouvrières ont leur mémoire, l'histoire des femmes doit trop souvent repartir à zéro (cf. *Québécoise Deboutte!*), justifier leur venue, leur violence, leur légitimité. Arlette Farge souligne l'importance de recherches sur l'articulation des moments ordinaires et banals de la vie des femmes dans la vie publique avec les temps aigus de luttes (femmes violentes, en grève, percée des mouvements féministes). Il faut donc «retrouver, identifier les points d'occlusion et d'articulation», l'originalité tactique des femmes, mettre en relief les jeux subtils de l'insertion, et de la subversion du pouvoir, dans toutes les relations publiques et privées, prouver que «le féminisme actuel a ses racines dans le passé collectif des femmes».

Le rose vif de la couverture de l'*Histoire des femmes au Québec* signe le lieu d'exercice de la recherche du groupe

Clio, universitaire, entre le rouge d'une réflexion ponctuelle et empirique et le violet d'un militantisme féministe radical. Les connaissances du vécu quotidien et de la militance permettront d'étoffer le dernier chapitre, bien succinct, de l'histoire récente et actuelle des femmes.

On ne peut plus explorer les sources, lieux et pistes de recherche sans conscience féministe, détachée des systèmes traditionnels de pensée, sans solidarité interdisciplinaire, plurisociale et multiethnique, sans problématique spécifique permettant de se démarquer des questionnements habituels, bouleversant les analyses traditionnelles, permettant d'opérer ce que Farge appelle des «déplacements intellectuels». À quand l'équivalent québécois de la bibliothèque Marguerite Durand? À quand les collections publiant systématiquement les journaux, correspondances et articles des femmes de tous milieux? Les pistes de recherches proposées, entre autres, par le groupe Clio ne manqueront pas de stimuler toutes celles qui n'acceptent plus d'être «dérobées à l'histoire»:

— Mémoire collective de la classe ouvrière et des femmes d'ouvriers, non ouvrières

— Femmes et syndicalisme des débuts de l'ère industrielle à nos jours

— Formes de résistance des femmes

— Rapports entre les femmes

— Art et Imaginaire des femmes (sujet que n'aborde pas le collectif Clio

— Femme et violence

— Femme, politique et pouvoir

— Orientation scolaire et emplois féminins

Des impératifs encore: sortir l'histoire des femmes des ghettos, en finir avec les héroïnes (critère masculin, militaire et élitiste), les «femmes-alibis», ne pas limiter la lutte des femmes aux chevaux de bataille (vote, avortement, etc.) mais l'étendre à toutes les relations vécues dans le temps et l'espace du quotidien privé et public, ne pas monologuer femme mais confronter, articuler l'émergence des «déplacements intellectuels» vitaux aux tristes savoirs partiels de l'histoire classique<sup>5</sup>. □

Réal Ouellet  
Chantal Théry

1. Le Collectif Clio (Micheline Dumont, Michèle Jean, Marie Lavigne, Jennifer Stoddard), *l'Histoire des femmes du Québec depuis quatre siècles*, Montréal, Quinze, Coll. «Idées», 1982, 528 p. L'ouvrage, comprend de courtes bibliographies groupées par chapitres, 18 tableaux et graphiques, plusieurs illustrations et encarts reproduisant une longue citation, une courte biographie, la liste des membres de la Commission Bird; il se clôt sur un index thématique et un index onomastique. La qualité d'ensemble du travail nous fait regretter certaines erreurs ou négligences de détails: une bibliographie un peu rachitique, un index onomastique incomplet, des références absentes («Une chroniqueuse du bas du fleuve écrit»... p. 251), des généralisations hâtives comme celle sur la rébellion de «la Corriveau» (p. 113-121), certaines descriptions bibliographiques incomplètes ou imprécises (*Ma vie comme une rivière* au lieu de *Ma vie comme rivière*)... Quelques expressions incorrectes ou maladroites aussi: «en campagne» au lieu de «à la campagne» (p. 180), «éventuellement» au lieu de «plus tard» (p. 371 et 389), «sont réputées pour être» (p. 193), «si on considère la population féminine» (p. 197).
2. Sur la problématique de l'histoire des femmes, on pourra se reporter aux quelques articles suivants: Céline Dauphin, article «Femme» dans J. Le Goff et autres, *la Nouvelle Histoire*, Paris, Retz, coll. «les Encyclopédies du savoir moderne», 1978, p. 176-180; Joan W. Scott, «Six ans d'histoire des femmes aux États-Unis», *le Débat*, n° 17, 1981, p. 127-132; Arlette Farge, «Dix ans d'histoire des femmes en France», *le Débat*, n° 23, 1983, p. 161-169; Véronique O'Leary et Louise Toupin «Pour ne pas toujours repartir à zéro», *Québécoises deboutte!*, Montréal, éd. du Remue-Ménage, T. 1, 1982, p. 7-50; Réal Ouellet et Chantal Théry, compte rendu de *Québécoises deboutte!*, dans *Lettres québécoises*, automne 1982, p. 70-73. Plusieurs articles du collectif *la Nouvelle Histoire* touchent indirectement le sujet: «famille», «imaginaire», «immédiate», «marginiaux», «sexualité».
3. Outre les ouvrages importants de C. Heidenreich et B. G. Trigger, voir les vol. 6 et 15 du *Handbook of North American Indians*, publiés à Washington par la Smithsonian Institution: le vol. 6, *Subartic*, sous la responsabilité de J. Helm a paru en 1981, le vol. 15, *Northeast*, 1978, sous celle de B. G. Trigger.
4. Dès 1902, Marie Gérin-Lajoie réclame la réforme du code civil, «mort légale de la femme»; en 1964 seulement, Claire Kirkland-Casgrain fera voter la loi 16 qui met fin à l'incapacité juridique de la femme!
5. *Classe-sic*, devrait-on dire!